

L'EUROPE

*Krzysztof
Pomian*

ET SES NATIONS

le débat

Gallimard

Extrait de la publication

L'EUROPE ET SES NATIONS

KRZYSZTOF POMIAN

L'EUROPE
ET SES NATIONS

le débat

Gallimard

Avant-propos

Seule une mauvaise géographie qui ne tient pas compte du temps attribue à l'Europe des contours fixes. Car ceux-ci ont beaucoup bougé. Et seule une histoire qui oublie ses propres principes confère à l'Europe un contenu unique et invariable qu'il soit religieux, juridique, économique, éthique ou culturel. Car l'Europe a toujours été investie de contenus multiples, différents, parfois incompatibles et dont les poids respectifs, les manifestations et les effets se transforment dans le temps et varient dans l'espace.

L'histoire de l'Europe est celle de ses frontières. Et celle des contenus qu'on lui imposait par les actes et les paroles. Aussi est-ce une histoire des forces qui ont agi, consciemment ou pas, dans le sens de l'unification d'un espace au départ morcelé, ainsi que de celles qui, agissant dans le sens contraire, défaisaient ce que les premières avaient fait. C'est donc une histoire des conflits. Des conflits entre l'Europe et ce qui, de l'extérieur, la

contenait, voire la refoulait. Et du conflit interne à l'Europe entre les tendances qui la poussaient vers l'unité et l'uniformisation et celles qui divisaient et diversifiaient. C'est dans une telle perspective que les faits qui forment la matière de ce livre ont été choisis.

J'ai rencontré l'Europe pour la première fois en avril ou en mai 1946. Un convoi de wagons à bestiaux — mais adaptés au transport des humains — traversait la Volga venant du Kazakhstan du Nord. Le train roulait lentement sur un pont fraîchement reconstruit. Les adultes étaient émus. Quelqu'un a dit : « Nous voici en Europe, enfin ! » Et j'ai compris que nous venions de traverser une vraie frontière, bien que celle de l'U.R.S.S., plus difficile à franchir, nous attendît encore à plusieurs jours de voyage.

Telle que je l'ai découverte à Varsovie, ma ville natale, l'Europe n'était qu'un champ de ruines. Ce fut à Prague, visitée peu après avec une colonie de vacances, que j'ai vu une ville qui me rappelait le peu que j'ai gardé des souvenirs de Varsovie d'avant-guerre : les néons sur Vaclavské Namesti, un intense trafic automobile, les vitrines pleines de choses dont, auparavant, je ne connaissais même pas l'existence. Plus tard, j'ai vécu à Bruxelles. Puis, de nouveau et longuement, à Varsovie. Depuis seize ans, je vis à Paris. Et je m'occupe, en tant qu'historien, de l'histoire socioculturelle de la France mais aussi de la Pologne et de l'Italie ; incidemment, d'autres pays encore. L'Europe est pour moi une donnée biographique et une aventure intellectuelle.

Ce livre est une tentative de faire une histoire de l'Europe de façon qu'elle se laisse embrasser du regard. Son but n'est pas d'entrer dans le détail. Il est de donner une vue d'ensemble. De proposer un cadre qui rende les faits intelligibles. C'est pourquoi les noms de personnes y sont réduits au strict minimum et une décennie est retenue en tant qu'unité minimale de temps. Mais

certaines dates figurent dans l'index qui fait aussi office de chronologie.

J'espère que le regard posé ici sur l'histoire de l'Europe, l'est d'un point de vue qui n'est ni polono- ni franco-centrique. D'un point de vue européen.

K.P.

Rome et les barbares

Rome gouvernait un monde centré autour de la Méditerranée et défendu contre l'extérieur par le *limes*. Celui-ci, dans la partie septentrionale de son parcours, traversait l'île de Bretagne et coupait en deux le continent européen de la mer du Nord à la mer Noire, en gros le long du Rhin et du Danube. Au sud, les Romains. Au nord, les barbares.

Au sud, une civilisation fondée sur l'agriculture mais urbaine, avec quelques grandes métropoles et des centaines de villes, de taille variable, mais toutes libres d'élire leurs magistrats et de gérer leurs affaires internes, et dont la vie municipale se déployait sur le forum ou sur l'agora. Au sud aussi, les *villae*, grandes propriétés terriennes, plus répandues que les petites exploitations, et appartenant à des maîtres souvent absents ; y travaillait une main-d'œuvre pour une part composée d'esclaves, pour une autre de fermiers. Au sud encore, l'extraction, principalement par les esclaves, de métaux et de matériaux de

construction ; une production industrielle d'armes, de poteries, d'objets en verre, d'articles de luxe ; un réseau d'échanges entre des localités proches et entre des zones séparées par de longues distances ; une communauté d'usages alimentaires basés sur la consommation du blé, du vin, de l'huile ; une communauté aussi, du moins dans les villes, de coutumes vestimentaires, d'habitudes hygiéniques et de soins corporels en général.

Au sud toujours, deux langues, le latin et le grec, parlées l'une en Occident, l'autre en Orient, dans certaines régions par les citadins seulement, dans d'autres par tous ; l'écriture dont des milliers d'inscriptions attestent l'usage massif ; l'architecture en pierre qui a laissé, toujours visibles, ses arènes et ses amphithéâtres, ses temples et ses thermes, ses aqueducs, ses ponts et ses routes scandées par des bornes milliaires, ses colonnes et ses statues. Au sud, enfin, un pouvoir central — l'empereur avec sa bureaucratie et ses légions — assurant avec une fortune variable la protection des frontières et la paix interne qui permet aux hommes de voyager, aux marchandises de circuler et aux croyances et aux modes de se propager ; une monnaie en or et en argent ayant cours sur l'ensemble du territoire ; un calendrier, une ère et un culte impérial superposés aux calendriers, aux ères et aux cultes locaux comme le droit romain, droit écrit et le même pour tous, l'était aux droits coutumiers des provinces et des villes.

Au nord, dans la Germanie et la Scythie, les habitants des forêts et des plaines, pour certains nomades, pour d'autres sédentaires et vivant alors dans des villages en bois. Une agriculture des clairières, une production artisanale à usage local, un commerce au stade du troc, une alimentation à base de seigle, de bière ou de cervoise et de beurre. Multitude d'ethnies parlant des langues différentes et toujours prêtes à s'entre-combattre, chacune avec ses chefs, ses guerriers et ses prêtres, avec ses coutumes, ses mœurs et ses croyances transmises par la tradition

orale uniquement de génération en génération. Les camps militaires romains, chargés de surveiller le *limes* et d'empêcher les incursions des barbares, servaient, en temps de paix, de lieu de rencontres et d'échanges entre les deux mondes. Mais cela ne suffisait pas à réduire la différence entre l'un et l'autre, si grande, selon les Romains, qu'on pouvait la comparer à celle qui sépare sinon les hommes des bêtes, du moins la culture de la nature. Reste que le *limes* n'était étanche ni dans un sens ni dans l'autre. Le Sud exportait au nord principalement les articles de luxe et le vin ; exceptionnellement le blé livré à des peuples amis en détresse. Le Nord payait surtout avec des esclaves mais aussi avec des matières premières et avec des produits tels que l'ambre. Tout cela transformait le mode de vie des peuples directement exposés à l'influence romaine et produisait des effets même au loin.

Au sommet de sa grandeur, Rome s'étendait vers l'est jusqu'à l'Euphrate et elle touchait au Caucase ; au sud, elle englobait l'Afrique berbère et l'Égypte. Elle commerçait avec la Chine par la route de la soie ainsi qu'avec l'Inde et même avec l'Indochine et Sumatra. Mais ces échanges, au demeurant indirects, entre des civilisations qui ne se reconnaissaient pas l'une l'autre, n'avaient pour chacune d'elles qu'une importance marginale et ne pouvaient les déstabiliser. Il en allait autrement s'agissant des barbares. Pour s'entourer du luxe romain, il fallait, en contrepartie, fournir des esclaves car rarement avait-on d'autres moyens de paiement. Pour se procurer les esclaves, il fallait faire la guerre. Pour faire la guerre, il fallait de plus en plus de guerriers et d'armes. Il fallait donc acheter celles-ci et récompenser ceux-là. Et pour alimenter un trésor suffisant à cet effet, deux voies seulement étaient ouvertes, complémentaires ou mutuellement exclusives, selon les cas : accroître les inégalités internes ou asservir des étrangers, c'est-à-dire faire la guerre de manière qu'elle s'entretienne elle-même. Les légions avaient

beau maintenir la paix dans le voisinage immédiat du *limes*, la guerre, une guerre endémique, sévissait au loin. Elle faisait quitter aux nomades leurs zones de transhumance habituelle. Elle chassait les peuples sédentaires de leurs demeures ancestrales et les transformait en des bandes errantes à la recherche d'un endroit où s'établir. Et qui, en attendant, ne pouvaient vivre que de la guerre.

Étendu vers le nord jusqu'à l'Océan et vers l'est jusqu'à la Chine dont la frontière — la Grande Muraille — produisait des effets analogues à ceux du *limes*, le monde barbare était périodiquement secoué par des vagues que suscitaient des ruptures locales d'équilibre démographique, des guerres, des famines ou l'attrait du butin réputé facile à conquérir dans les pays civilisés. De telles vagues, qui mettaient en branle des peuples jusqu'alors tranquilles, n'avaient en elles-mêmes rien de neuf. Mais, sous l'influence déstabilisatrice des contacts avec la civilisation, à l'est comme à l'ouest, elles semblent être allées en s'amplifiant. Au III^e siècle, la partie occidentale de l'Empire romain a vécu une première alerte grave. Le pouvoir central a su rétablir la paix et, un temps, les choses semblèrent s'arranger. Cependant, surtout dans la partie du *limes* qui longeait le Danube, les peuples barbares poursuivis par d'autres barbares venaient toujours, pour éviter l'esclavage, chercher refuge auprès des Romains, en demandant le droit de s'installer dans l'Empire, d'y cultiver la terre et de participer à sa défense. Une telle demande était à la fois une offre et une menace. Aussi longtemps que le pouvoir était fort et les légions puissantes, on pouvait la satisfaire et laisser la romanisation faire son œuvre. Une fois l'encadrement institutionnel affaibli, permettre l'entrée aux barbares pouvait ouvrir au pillage l'intérieur de l'Empire qui, même si tout allait bien, se barbarisait petit à petit. Or, au fur et à mesure que s'aggravaient les dissensions internes, l'encadrement institutionnel se délitait et la capacité qu'avait l'Empire de se défendre diminuait. Simultanément montait la pression de l'extérieur.

II

Paganisme, christianisme, Empire

Deux complexes de croyances religieuses, deux modes de vie individuelle et sociale, deux types de culture : au départ marginal et ignoré par les élites de l'Empire, le conflit du christianisme et du paganisme devient central à partir du III^e siècle. Mais ce ne sont pas deux blocs homogènes qui s'affrontent. Le polythéisme, venu du fond des âges et imprégné, surtout chez les doctes, de fatalisme astral, est travaillé par des tentatives de renouvellement spirituel et par des courants ésotériques ; le concurrent d'autre part des nouveautés, souvent d'origine orientale : le culte de Mithra, le manichéisme, les gnoses. Quant au christianisme, après avoir eu à affirmer, à travers maints déchirements, son originalité face à la tradition juive, en établissant son canon de livres révélés et en définissant les Évangiles en tant qu'accomplissement de la Bible devenue ainsi l'Ancien Testament que parfait le Nouveau, il vit difficilement sa cohabitation avec la culture païenne dont l'esprit lui est profondément

étranger mais dont ses adeptes ne sauraient se passer, surtout quand ils appartiennent aux milieux cultivés. D'abord parce que, pour eux, la rhétorique, la philosophie, l'art et tout un style de vie inculqué par la *paideia* traditionnelle sont simplement la culture: ce qui distingue un être humain d'un animal. Ensuite parce qu'ils ne peuvent vaincre intellectuellement la pensée païenne et résoudre les problèmes qui les tourmentent souvent eux-mêmes, sans retourner contre cette pensée la logique et la dialectique, qui lui sont propres, et sans reprendre dans l'enseignement des anciens maîtres — de Thalès à Plotin — tout ce qui est susceptible de servir la nouvelle foi.

À l'intérieur même du christianisme, les partisans d'une rupture totale avec la culture païenne s'opposent donc à ceux qui en préservent certains éléments, bien qu'avec un statut subordonné et sous une forme, au besoin, expurgée, et à ceux, plus conciliants encore à l'égard des vieilles façons de penser et de vivre, qui ne veulent pas y changer grand-chose. Athènes ou Jérusalem: le choix de l'attitude à adopter à l'égard de la culture païenne sépare les évêques, pas toujours unanimes, au demeurant, des anachorètes et, traduit en des termes plus prosaïques, divise les fidèles. Il affecte en effet les fêtes et le quotidien, l'apparence externe et les interdits alimentaires, l'attitude à l'égard du corps propre et les rapports entre les sexes, le traitement des nouveau-nés et les divertissements des adultes. Il comporte parfois une dimension sociale quand la culture des élites, richesses comprises et le train de vie qu'elles supposent, est présentée comme étant incompatible avec le refus des biens terrestres censé caractériser un chrétien et avec la simplicité du peuple. Et il acquiert une dimension spirituelle et existentielle quand des individus le vivent comme une tentation, un dilemme, voire un déchirement.

Au IV^e siècle, le christianisme est depuis longtemps constitué en Église divisée en communautés locales avec à leur tête les

L'EUROPE

Krzysztof Pomian **ET SES
NATIONS**

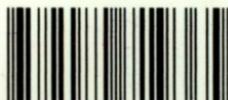
L'unification de l'Europe aujourd'hui en marche oblige à repenser à neuf son histoire.

C'est en fait la troisième tentative d'unité. En deux cents pages, ce livre retrace l'écartèlement de l'histoire européenne entre l'unification et le morcellement sur quinze siècles. Quinze siècles de déplacement des limites externes et de réaménagement des frontières internes. Quinze siècles de construction étatique, de modernisation, de révolutions, d'expansion coloniale, de guerres.

Après le divorce de Rome et de Constantinople, la première unification, religieuse, imposa le même moule à tous les peuples de la chrétienté latine et orienta dans le même sens leur histoire. Elle sombra avec la Réforme. La deuxième, unification culturelle des élites, fut victime des mouvements démocratiques et nationaux consécutifs à la Révolution française. Les guerres mondiales ont interrompu une unification économique portée par l'essor de l'industrie. Chaque fois les nations ont triomphé de l'Europe.

Le désir de voir le continent enfin unifié est certes très fort. Mais les nations ont-elles dit leur dernier mot? C'est la question qui donne son actualité à ce précis, le premier, de l'histoire d'Europe.

Ce que tout bon Européen doit savoir de son passé.



9 782070 719365



90-IV A 71936

ISBN 2-07-071936-7

Extrait de la publication